

L'OEIL BLEU DE SAINT-MARS.

Le soir tombait sur la forêt de Saint-Mars. L'homme quitta la route du Grand Auverné et s'engagea dans les bois par le chemin de la grande Balise. Il portait un pantalon de velours, un paletot de velours et une grande hotte sur son dos. Le fer de ses sabots, en heurtant les pierres du chemin, faisait naître de temps à autre des étincelles sous ses pas.

— Nom de Dieu de boal, jura le colporteur dans sa moustache. Manque un clou à mes comètes, j'ira pas jusqu'à Saint-Mars ce soir.

Il était fatigué d'avoir marché tout le jour et de sa vie sur les routes depuis si longtemps. Il posa sa hotte au pied d'un chêne plus vieux que son errance et s'épongea le front. Le tronc de l'arbre était orné de clous, pointes, maillettes et autres cabosses que les gens du pays venaient planter là dans l'espoir de voir se réaliser quelque vœu secret. Notre homme connaissait trop le monde et les manières des gens pour s'en étonner.

— Voilà qui fera mon affaire, marmonna-t-il.

Plongeant les deux mains dans son fourbi de fils, de boutons, d'almanachs et de rubans, il en tira une tenaille et un petit marteau à l'aide desquels il entreprit d'arracher un clou. Le bruit du marteau sur le métal fit décamper deux biches et trois lapins qui sommeillaient dans les parages. Comme il avait le sentiment de commettre une

manière de sacrilège, il s'excusa à voix basse auprès de la bonne vierge qui montait la garde à proximité du chêne.

— Dame, nécessité fait loi, comme on dit. Faudra ben exaucer le souhait de celui-là qui a planté mon clou.

Puis, son affaire faite, il se signa en bon chrétien et s'allongea pour dormir quelques heures.

Il entra le lendemain au pays de Saint-Mars par la route du Haut Carbouchet. C'était un mardi, jour de marché, et le colporteur jugea au premier coup d'oeil que le bourg, sans être riche, était prospère. On vendait à l'envie des poules et des oeufs, des lapins et des légumes. Les charcutiers étalaient de gros boudins noirs qu'ils appelaient des "gogues" et des salaisons brunes à foison. Les bêtes vivantes semblaient bien saines, les mortes fort appétissantes. Le feu ronflait dans la forge, le fer tintait chez le charron et la petite quinzaine de cafés ne manquait pas de clients attablés.

Il ôta sa hotte, la posa au sol. Aussitôt, les femmes s'attroupèrent tandis qu'il tirait ses pieds de ses comètes pour les reposer. Il lui semblait que le gauche avait enflé. C'était celui du sabot qu'il avait dû réparer dans la forêt. Les femmes du pays se mirent à farfouiller dans le saint frusquin du voyageur, à la recherche d'un bout de tissus, d'une image pieuse pour la communion du petit ou d'un journal où l'on découvrirait la dernière mode de la ville.

— Quelle horreur ! s'exclama soudain une paysanne en tirant de la hotte un bout de tissus rouge et crasseux Qu'est-ce que c'est que ce monstre ?

C'était une sorte de racine munie de quatre ramifications filandreuses qui figuraient des bras et des jambes. Un renflement laissait croire à une tête au sommet de laquelle un trou parfaitement rond signifiait un oeil unique. Le tout était enveloppé dans un paletot rouge comme les petites filles en mettent à leurs poupées.

— Ce n'est rien, rassura le colporteur en s'emparant de l'objet. C'est un pauvre bougre de la forêt de Paimpon, un ermite, un demi-fou, qui voulait un jour m'acheter une image de la bonne sainte vierge. Il n'avait pas un sou vaillant et m'a proposé en échange cette poupée qu'il avait sculptée. J'ai accepté. Dame, même dans le commerce il arrive qu'on ait ses moments de faiblesse... J'aurai bien dû la jeter depuis longtemps.

L'homme fourra la poupée sans ménagement dans sa poche et les femmes assemblées louèrent en chœur sa bonté et sa générosité. Quand midi sonna au clocher de l'église, la hotte du colporteur était pratiquement vide. Il était content. La fable du miséreux de la forêt de Paimpon fonctionnait à tous les coups. Il enfila son pied droit dans sa galoche droite. Le gauche, hélas, refusa d'entrer dans la sienne. On aurait dit qu'il avait encore enflé.

— Me voilà beau, soupira le bonhomme. Il va falloir que j'attende ici que mon pied dégonfle...

Comme on n'est jamais assez prudent avec les esprits qui vivent dans les chênes des forêts, il ôta le clou sacré de sa comète, le fourra dans sa hotte avec la poupée, et s'empressa de faire réparer son sabot par le sabotier du pays. Dès que son pied irait mieux, promis juré, il irait remettre à sa place le clou volé à l'arbre de la sainte vierge.

Une semaine passa. Le pied du colporteur avait à peine dégonflé. Ce n'était pourtant pas faute de le ménager. L'homme passait ses journées à jouer aux cartes chez Tante Yvonne, à boire au café-charcuterie de la place de l'église ou à causer à l'hôtel du Dauphin. Il parlait bien, connaissait quantité d'histoires et fut vite adopté par les gens du pays, pourtant d'un naturel méfiant. L'histoire du pauvre bougre de la forêt de Paimpon fit le tour du canton et revint jusqu'aux oreilles de Monsieur le Marquis de la Ferronnays qui convoqua le colporteur au château.

— On m'a parlé de vous, vous êtes un brave homme, fit le Marquis en guise d'introduction.

— On essaie de l'être, s'inclina le commerçant ambulancier. Mais si Monsieur le Marquis le dit...

— J'aimerais que vous demeuriez parmi nous, continua le châtelain. J'ai décidé de vous aider.

Prenant le colporteur par l'épaule, le Marquis le conduisit jusqu'aux écuries où les attendait une jument attelée à une charrette.

— Avec cet équipage et votre sens du commerce, poursuivit le Marquis, je suis certain que vous saurez faire fortune chez nous. Et la fortune que vous ferez fera aussi la prospérité du canton. Prenez-le donc, c'est un cadeau.

Au mot de cadeau, le colporteur fronça le sourcil. En camelot avisé, il chercha quel piège se cachait derrière une telle aubaine.

— Je ne peux pas accepter, Monsieur le Marquis. C'est trop. Je ne peux pas pour rien...

Monsieur de la Ferronays eut beau expliquer qu'il était très riche, qu'il n'avait pas d'enfant, que son épouse et lui désespéraient d'en avoir un jour, de sorte qu'ils n'avaient à se soucier d'aucun patrimoine pour doter leur descendance, qu'il avait déjà fait bâtir à ses frais une école, une maison pour les gendarmes et un cinéma et que rien ne lui importait que le bien du pays et le bonheur de ses gens, le colporteur hésitait toujours. Il ne savait trop si le maître du château voulait récompenser sa générosité ou bien rendre hommage à son habileté commerçante. En d'autres termes, il ne savait pas si le Marquis croyait ou ne croyait pas à la fable du gueux de la forêt de Paimpon.

— Monsieur le Marquis est trop bon, balbutia-t-il, mais je ne peux pas accepter. Pas pour rien... Que dirait le monde ?

— Fort bien, concéda le Marquis. Vous avez du bon sens autant que de la morale. Je vous vendrai donc cet attelage. A combien l'estimez-vous ?

— C'est que, bredouilla le voyageur, je ne possède que quelques francs et ma hotte de colporteur. Je doute que...

— Va pour la hotte, le coupa le Marquis, et topons là, comme on dit chez vous.

Et le bonhomme topa. On fit trotter la jument dans les allées du parc. C'était une bête sans défauts. Le colporteur abandonna sa hotte près de la glacière où un petit commis, jugeant que cet attirail de vagabond faisait désordre dans les allées, la glissa prestement.

— Nom de Dieu de boal, jura le nouveau propriétaire en franchissant les grilles du château, j'ai laissé dans ma hotte le clou que j'avais promis d'aller replanter dans le tronc du chêne de la forêt !

Au deuxième verre de muscadet, il ne pensa plus au clou. Son pied gauche avait bien désenflé. Et la vie continua.

L'homme s'installa coquassier, c'est à dire qu'il galopait de ferme en ferme pour y acheter les oeufs qu'il revendait à la ville. Il se mit au beurre, aux volailles et aux lapins. Une dizaine de femmes travaillaient pour lui à plumer les poulets qu'il expédiait jusqu'aux halles de Paris. Comme l'avait prévu le Marquis, son sens du commerce et son acharnement au travail firent merveille. Comme l'avait aussi prévu le maître du château, la fortune du coquassier participa bientôt à la richesse du pays. Il y avait de l'ouvrage pour tous et l'abattage des poulets nourrissait aussi bien le boulanger et le charron que l'épicier et le cafetier. Plus question de comètes, de clou, ni de petits mensonges pour gagner sa vie. Et pourtant...

Dans la hotte du colporteur ne restaient que la poupée racine du miséreux de Paimpon et la pointe arrachée au tronc du chêne aux clous de la forêt de Saint-Mars. Que se passa-t-il entre eux ? Par quel prodige, quel tremblement le clou féconda-t-il la poupée ? Nul ne saurait le dire, mais, à l'abri du regard du soleil, de la lune et des hommes, la poupée se mit à grandir, ce qui est somme toute assez naturel pour une racine dans la terre. Elle avait deux grands bras qui courraient sous les jardins, et deux grands pieds qui buttaient aux pierres du château. Ellen'avait qu'un grand oeil triste. En ce temps-là, sous le château du Marquis de la Ferronnays, pendant que le colporteur démarrait sa fortune, grandissait un cyclope dont parlent encore aujourd'hui les enfants des écoles. Il poussa tant et si bien ses racines entre les pierres que le château du Marquis

de la Ferronnays, lentement, s'enfonça au milieu de ses jardins à la française et à la japonaise. Il sombra comme un grand navire sur l'herbe verte, une petite année avant que le siècle et le monde ancien ne s'abîment eux aussi dans la boue de larmes et de sang des tranchées.

Les gens de Saint-Mars qui ne croient pas aux légendes imaginèrent que le Marquis avait rasé son château pour en construire un nouveau plus grand et plus somptueux. Bien que la pelouse restât désespérément verte, ils continuèrent à parler du château et à travailler comme ils avaient toujours travaillé. Le temps passa. L'ancien colporteur troqua sa charrette et son cheval pour un camion. Le charron qui cerclait les roues de bois apprit à coller des rustines sur les chambres à air, le forgeron délaissa le feu pour le cambouis des tracteurs modernes. On dansait aux mariages et aux communions dans la grande salle du Gaby Bar, on jouait à la belote chez tante Yvonne et on faisait brinder les poêles avec de la résine et du jonc les soirs de la Saint Jean. On vivait entre soi et s'en trouvait fort bien. "Quand on ne sait pas où on va, on reste chez soi" répondaient ceux du pays aux queutes qui demandaient leur chemin. C'est ainsi qu'on appelait ceux qui courraient les routes et se louaient de ferme en ferme. A l'aube d'un jour nouveau, une grande ombre noire fit frissonner les arbres du parc. Le cyclope sortit de son trou. Il grimpa au-dessus des buissons et des chênes et ce qu'il découvrit alors le laissa sans voix. C'était, de l'autre côté du bourg, grimpée sur quatre pieds, presque aussi haut que le clocher de l'église, plus bleu et plus clair que le bleu pâle du jour naissant, un grand oeil rond brillant de lumière qui clignait à l'horizon.

Le cyclope sentit son coeur se mettre à battre comme un fou. Ainsi vivait dans ce pays quelqu'un qui lui ressemblait. Il traversa le bourg à grandes enjambées de géant comme une bourrasque de décembre jusqu'à la Boule à Braud qui étincelait alors de ses cinq lettres de néon.

— Mon amour, soupira le cyclope au pied de la tour.

Le cri d'une sirène coupa net à sa déclaration. Chocs, grincements, cliquetis, pétarades. Dans une infernale sarabande de tôles et de ferrailles, une énorme moissonneuse-batteuse aussi bleue que la boule sortit lentement d'un hangar tout proche. Son gigantesque bras de coupe armé de tiges recourbées tournait et cisailait voracement l'air bleu du matin. Le cyclope recula. Une dizaine de serviteurs en bleus, armés de pinces, de scies et de tenailles s'affairait autour du monstre. Le cyclope regagna sa cachette en se jurant bien de trouver un jour le moyen de délivrer sa belle.

Quelques incursions discrètes dans le bourg lui révélèrent la difficulté de la tâche. Le pays entier était voué au bleu et au règne des machines. Il y avait le train bleu d'où partaient les engins, le Relais Bleu où des hommes en bleus buvaient le pastis bleu à l'heure de l'apéro, la piscine bleue où des gamins aux yeux bleu pataugeaient dès les premiers jours de la belle saison sous le ciel bleu. Les gendarmes eux-mêmes semblaient plus bleu ici que dans les communes avoisinantes.

Terré dans son trou, le cyclope mûrit soigneusement son plan. Il avait remarqué que les monstres étaient extrêmement voraces et incapables de résister à un beau champ de blé. Une nuit sans lune, il planta donc à la sortie des hangars un grand champ dont chaque épi était un rail volé à la voie de chemin de fer. Tout se passa comme il

l'avait prévu. Les monstres se ruèrent sur les épis et s'y cassèrent les dents avec des soupirs hydropneumatiques et des grincements d'acier. Une fois certain de sa victoire totale, le cyclope leva son oeil enamouré vers l'oeil bleu de la Boule à Braud. Hélas, en anéantissant les dragons, le maladroit avait éteint la lumière dans le regard de sa bien aimée. Elle était comme morte au milieu de l'usine fantôme. Il en conçut un tel chagrin qu'il retourna s'enfuir sous la terre en jurant bien de plus jamais en ressortir. Si les cyclopes n'ont qu'un oeil - ainsi qu'en attestent les textes les plus sérieux depuis Homère qui racontait en grec des histoires bien plus folles que celle-ci, leurs capacités lacrymales sont très nettement supérieures à celles des humains dont les deux yeux se sont habitués à force de journaux télévisés à rester secs devant les plus grandes détresses de la planète. L'amoureux transi se mit donc à pleurer. Il pleura tant et si bien que plusieurs hivers de suite l'Erdre déborda jusqu'à la place du Commerce par la rue de l'Industrie.

Alors, les gens de Saint-Mars qui ne croient pas aux légendes se déchirèrent à belles dents et s'accusèrent les uns les autres d'être responsables de la fin du pays bleu. Les trains ne venaient plus à gare, plus personne ne travaillait dans les hangars sous la boule, mais comme on avait continué à parler du château bien après qu'il eut disparu, le café resta "de la gare" et la boule "à Braud". Au Relais Bleu, le pastis reprit sa couleur jaune et si parfois, un beau matin de printemps, les gens d'ici disaient encore que le ciel était Braud, ce bleu là avait pris dans leurs paroles un goût de blues. La fin du bleu marqua le début des années noires. Certains crurent le pays moribond et émigrèrent à regret vers les grandes villes.

Le cyclope avait juré de ne plus jamais sortir de son trou. Il ne tint pas sa promesse. C'était un dimanche de printemps. Il dormait sous la terre quand il fut réveillé par une pétarade et des coups de feu. De nouveau la guerre ? Il risqua son oeil sous les frondaisons. Ce fut pour découvrir des hommes qui tiraient au fusil sur des pigeons d'argile, des couples qui dansaient au son d'un orchestre de campagne et des enfants partout qui jouaient au football, qui couraient et riaient dans les sous-bois du parc du château. Le pays n'était donc pas mort ? La nuit venue, il décida de rendre visite à son amie. Elle était toujours à la même place, un peu rouillée bien sûr, mais le cyclope la trouva aussi belle qu'au premier jour. Plus belle peut-être, débarrassée du clinquant de ses néons, plus mûre en tout cas avec ses tâches sombre de mémoire sur le bleu d'autrefois. On avait construit autour d'elle de nouveaux bâtiments où d'énormes camions déchargeaient des volailles par milliers et des cochons par tonnes, du fer pour les remorques et du bois pour les meubles. Cela ne ressemblait pas à hier. Cela ressemblait à demain.

Le cyclope grimpa à la fine échelle de fer et pénétra dans la boule où il se lova. Il s'endormit en pensant au colporteur qui l'avait mené jusqu'ici. Il faudra bien un jour que celui qui lance aujourd'hui les camions sur les routes et dirige les usines l'oreille collée à son téléphone portable trouve un moment tenir sa promesse : aller replanter la pointe empruntée autrefois au chênes aux clous de la forêt de Saint-Mars, du temps des pieds gonflés dans les comètes, de la hotte de riens et des couchers sans souper. Enfermé aujourd'hui dans sa grande boule bleue, le cyclope veille sur le pays. Il rappelle à chacun

que le monde va son chemin, que toutes les roues tournent et qu'il est bon, au temps de la fortune, de se souvenir du temps qu'on était rien.

Une semaine à la campagne © Editions l'Harmattan 1998